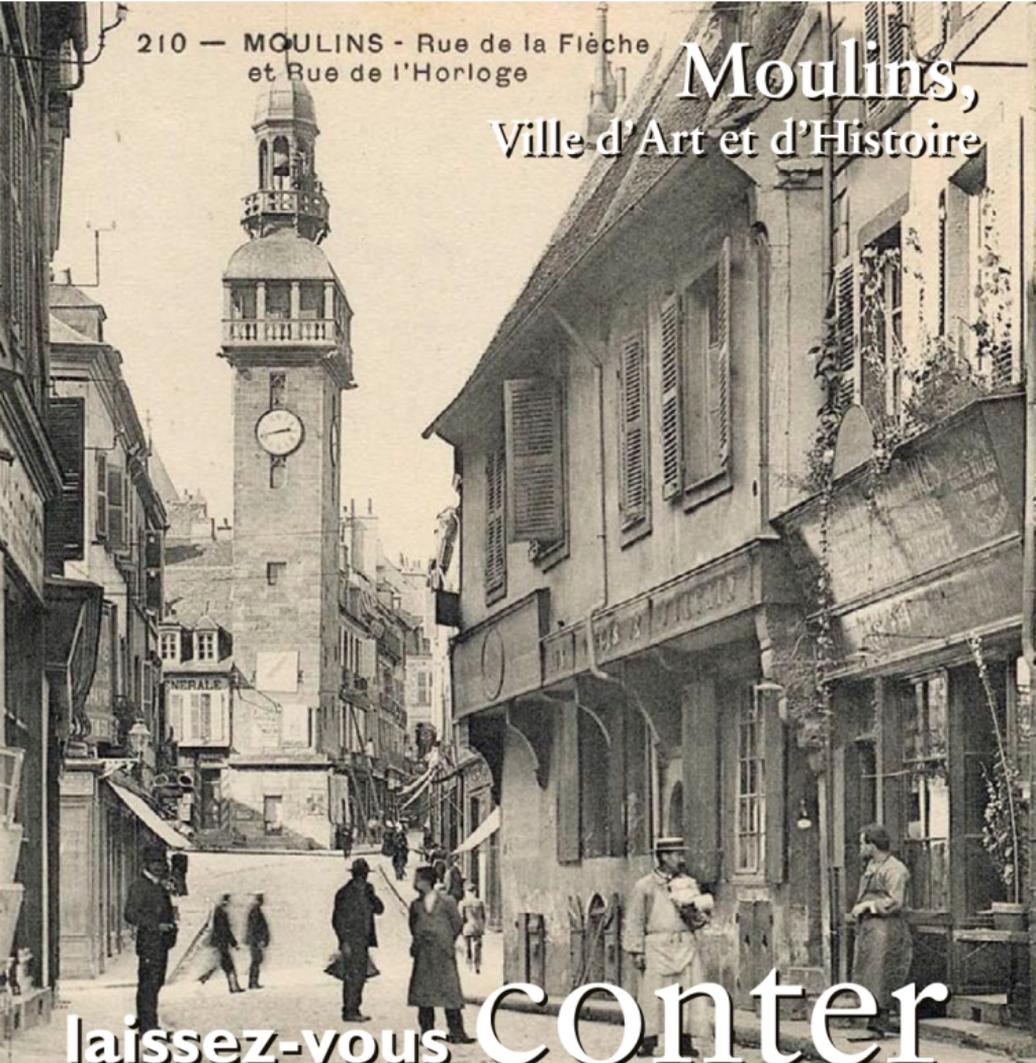


210 — MOULINS - Rue de la Flèche
et Rue de l'Horloge

Moulins, Ville d'Art et d'Histoire



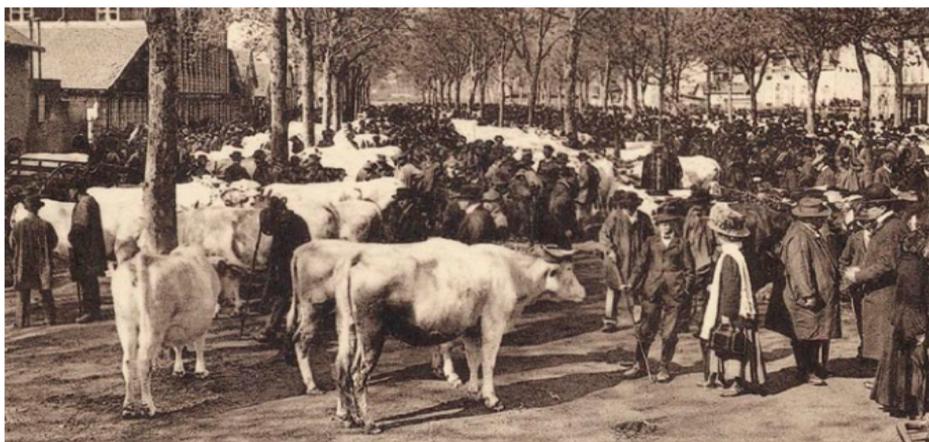
laissez-vous **conter**

Moulins à la Belle Époque

Comme la plupart des grandes villes françaises du XIX^e siècle, Moulins évolua profondément durant le Second Empire. De 13.000 habitants en 1840, la ville en comptait 21.000 en 1880. À cette époque furent notamment bâtis l'église du Sacré-Cœur et l'agrandissement de la cathédrale. À partir de 1853, le chemin de fer permit une amplification des échanges et des transports, au détriment des mariniers, ces anciens maîtres de la navigation sur l'Allier qui n'étaient plus qu'une dizaine dès les années 1870. À la suite de la bataille de Sedan et la chute de Napoléon III, le pays connut une dépression économique qui s'estompa dans les années 1880, pour finalement ouvrir la voie à une période prospère, tournée vers l'avenir et vers une certaine insouciance, brutalement révolue en 1914. Au lendemain des douleurs et des traumatismes de la Première Guerre Mondiale, on qualifia alors cette période, avec un brin de nostalgie, « la Belle Époque ».

Une ville prospère

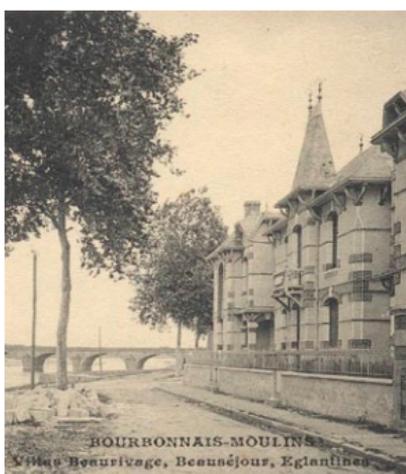
Moulins devint alors un pôle économique où se mêlèrent la bourgeoisie rentière et la production agricole. C'est en effet à cette période que la ville renforça sa vocation agricole, dans un mouvement national trouvant son expression avec la création du ministère de l'agriculture par Gambetta en 1881. En tant que capitale d'un département où élevage bovin et culture céréalière étaient omniprésents, Moulins accueillait alors 17 foires annuelles, des concours et des expositions agricoles permettant non seulement des transactions commerciales mais aussi une activité hôtelière non négligeable. Vers 1890, un quai pour le bétail fut aménagé à la gare, tandis que le foirail s'organisait le long des cours de Bercy, où fut inauguré en 1901 le Hall de l'Agriculture, aujourd'hui détruit, et conçu par l'architecte **Michel Mitton**. Celui-ci se situait non loin des abattoirs de la place Jean Moulin.



Le Cours de Bercy, un jour de Foire

L'économie autour de l'élevage bovin se révélait aussi au travers des trois grandes tanneries, situées le long du ruisseau de Bardon : les maisons Auger, Depigny et Sorrel, spécialisées dans les gros cuirs destinés aux semelles, la sellerie ou aux harnachements. Parmi les tanneurs importants des années 1900, citons Joseph Sorrel, dont le buste, rue de Bardon, évoque le souvenir. Sorrel fut président de la Chambre de Commerce de Moulins-Lapalisse à sa création en 1898, et maire de Moulins.

À la Belle Époque, Moulins était également riche de ses pépiniéristes, la culture maraîchère étant ici favorisée par la proximité de l'Allier et de ses Chambons, sortes de petites îles aux sols humides et sablonneux. Beaucoup de jardiniers, appelés « saccarauds », oeuvraient le long des rues et routes de Decize, de Lyon ou au quartier de la Madeleine.



Les Quais d'Allier

Parallèlement à ces activités, la bourgeoisie et les rentiers renforcèrent leur pouvoir. Avec l'économie croissante, les banques se développèrent, d'où l'implantation à Moulins, dans les années 1870 et 1880, de la Société Générale, du Crédit Lyonnais, de la banque de France. L'activité bancaire continua de s'accroître vers 1900, avec la création de nombre de succursales de la Caisse d'Épargne ; celle de Moulins fut alors abritée dans un bâtiment de style néo-Louis XIII, construit par l'architecte René Moreau, place de l'Hôtel de Ville.

Moulins devint alors une ville de rentiers, en plus d'être une ville administrative. Elle était aussi une ville d'officiers militaires, avec la présence au Quartier Villars du 10ème Régiment de Chasseurs. Et c'est dans ce contexte que Moulins se modernisa, avec l'apparition du premier éclairage électrique en 1882, et d'un réseau urbain de téléphone opérationnel dès 1897, comptant alors 13 abonnés. À cette époque furent également réaménagés les quais d'Allier.

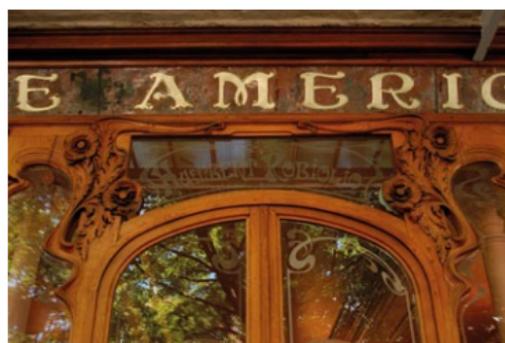
La maison Mantin, ou l'esthétisme éclectique de la bourgeoisie

Un des lieux emblématiques du Moulins des années 1900 est la maison Mantin, construite en 1896. Son commanditaire, Louis Mantin, était un érudit fortuné ayant accumulé durant sa vie une riche collection d'objets. Dans son testament, il précisa qu'il souhaitait donner sa maison et tout ce qu'elle contenait « de façon à montrer aux visiteurs dans cent ans un spécimen d'habitation d'un bourgeois du 19^{ème} siècle ». Après plusieurs décennies de fermeture au public, nourrie par l'interprétation de la mention « dans cent ans » précisée dans le testament, la maison Mantin rouvrit ses portes aux visiteurs, après restauration, à l'automne 2010. La maison fut conçue par l'architecte René Moreau, dans un style éclectique et intégrant tout le confort possible à l'époque, comme un chauffage-central, l'électricité et même un système de chauffe-serviette dans la salle de bain. Les peintures décoratives de la maison sont réalisées par le peintre Auguste Sauroy.



La maison Mantin, côté jardin

Des flâneries, des fêtes et du bon temps



Café américain, Cours Anatole France

Avec la Belle Époque, les villes s'agrémentent de lieux de détente et de convivialité, d'achats et de petits plaisirs. En suivant les Cours et leurs promenades arborées, le Moulinois des années 1900 peut ainsi s'arrêter à la boutique des « Palais d'Or », au décor réalisé en 1898 par l'école des Beaux Arts de Moulins, sous la direction du peintre Galfione, dans un style néo-classique avec une entrée ornée d'une mosaïque de Favret de Nevers. C'est là que Bernard Sérardy met en vente ses célèbres chocolats de ganache fondante enrobée de chocolat mi-amer. Plus loin, le promeneur peut prendre un verre à la terrasse du Café Américain, édifié en 1903 par

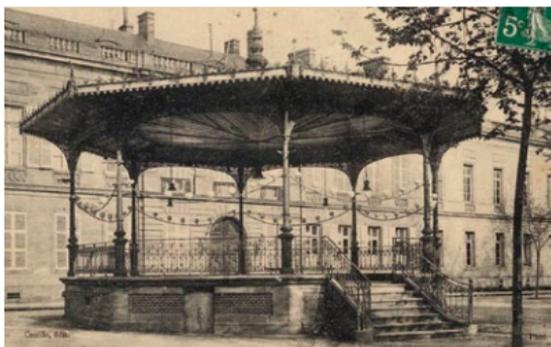
Humbert Robiolio dans le style Art Nouveau. Ce café conserve sa façade d'époque avec ses vers dépolis et ses décors végétaux.

Face à la Préfecture et au bâtiment du Cercle Bourbonnais, terminé en 1875, il peut assister à des concerts, sous un kiosque installé en 1895 (détruit en 1951), des concerts pouvant être proposés par les musiciens de la « Lyre Moulinoise », société qui naquit non loin du théâtre, dans le Café de la Jeune France (actuel Restaurant des Cours).

Le promeneur peut ensuite, arrivé au théâtre, y apprécier le jeu d'artistes réputés, comme Sarah Bernhardt qui s'y produisit en 1883 dans « Fedora » et en 1910 dans « La Dame aux Camélias ». Et du théâtre, le flâneur peut rejoindre le jardin de la gare et sa rotonde, cabinet de lecture édifié en 1863 qui devint rapidement un café-concert, appelé aussi « beuglant ». Moulins vivait alors au rythme d'une multitude de cafés, dont certains, comme le Grand Café et le café américain, eurent l'idée vers 1905 de distraire leur clientèle en installant des appareils de projection, faisant ainsi découvrir le cinématographe, en plein air, un peu avant l'ouverture de salles de cinéma comme l'American-Cinema (l'ancêtre du « Colisée ») à partir de 1911. Nombre de bals et de concerts étaient organisés, jusque dans le Hall de l'Agriculture, cours de Bercy, qui pouvait alors accueillir près de 2.000 personnes.



Cours du Théâtre



La préfecture et le kiosque à musique

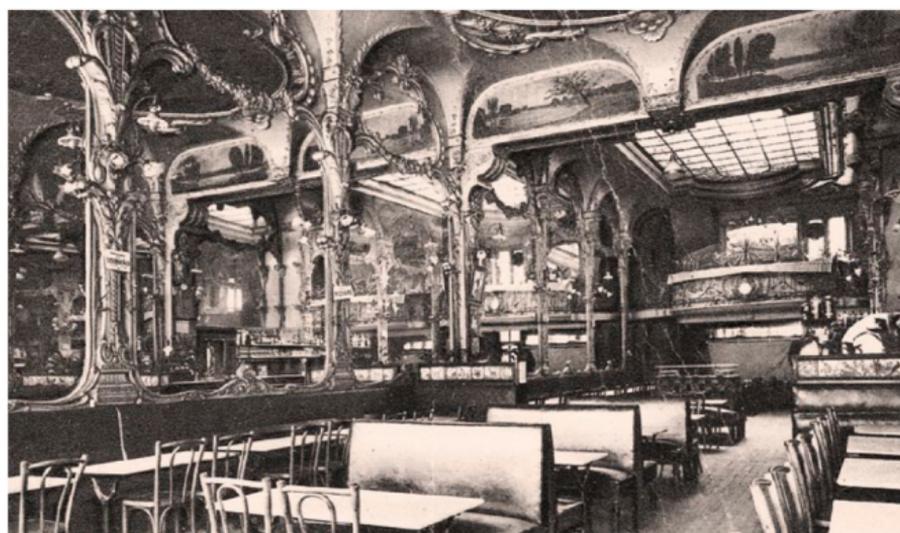


La Gare

C'est dans la **Rotonde** du jardin de la gare, que Gabrielle Chanel, chantant « Qui qu'a vu Coco dans l'Trocadéro », reçut le surnom de « Coco » à partir de 1904. Elle était arrivée à Moulins en 1901, puis avait été embauchée avec Adrienne, sa tante, par la maison Grampayre, portant l'enseigne « À Sainte-Marie, soieries, dentelles et rubans » et située au croisement de la rue de l'Horloge et de la rue d'Allier. Après une tentative infructueuse pour devenir chanteuse à Vichy en 1906, Coco revint à Moulins, qu'elle quitta en 1907 pour suivre Etienne Balsan, officier d'infanterie, qui l'emmena à Royal-lieu, près de Compiègne.

La marque de l'Art Nouveau

La Belle Époque est aussi la période d'épanouissement d'un style qui ne lui survécut pas : le style Art Nouveau, appelé aussi style « nouille », dessinant des lignes en coup de fouet, puisant dans des références végétales et faisant la part belle à la ferronnerie d'art et au travail artisanal.



Le Grand Café

Le **Grand Café**, place d'Allier, célèbre établissement de cette époque, fut créé en 1899 par un ancien garçon de café de Montluçon, monsieur Renou. Celui-ci aimait à garer son automobile (il n'y en avait alors que 3.000 en France !) devant la terrasse du café pour attirer les curieux, qui dès lors étaient tentés de « prendre un jus ». Le Grand Café fut aussi tout particulièrement prisé par la société de la Belle Époque, qui pouvait y profiter d'équipements modernes



Grand Café, plafond peint, détail

dans un cadre architectural fastueux et novateur. Les décorations s'y mêlent aux structures métalliques pour créer de multiples variations de lignes courbes et de guirlandes de feuillages, tandis que les miroirs, occupant les murs sur une très large surface, diffusent la lumière et ouvrent la perception de l'espace. Ces miroirs, aidés par la verrière zénithale au fond de la salle refaite dans les années trente, permettent à l'ensemble du volume intérieur, non seulement d'être élargi à l'infini, mais aussi d'être parfaitement bien éclairé par la grande baie vitrée de la façade. Le plafond peint par **Auguste Sauroy** participe à l'ambiance raffinée de l'intérieur. Il présente un ciel orné de fleurs, de femmes personnifiant la fête et le jeu et de Gambrinus, symbole flamand de la bière et de la bonne humeur... Sur le balcon s'élevant au fond de la salle, pouvait se tenir l'orchestre, agrémentant de musique l'ambiance déjà jouée du café.

Protection par inscription MH :

Grand café et café américain, 1978, maison Mantin, 1986

Autre expression de l'Art Nouveau et de la dimension commerciale de la Belle Époque, les **Nouvelles Galeries** furent construites en 1914, dans la logique des grands magasins dont le principe se développa surtout durant le Second Empire. Les architectes **Léon et Marcel Lamaizière** conçurent un vaste bâtiment, sur une



Les Nouvelles Galeries, détail

parcelle imposant cependant une façade sur rue peu large. Cette façade dut alors se faire élancée, avec ses trois travées de grandes fenêtres dont la verticalité n'est interrompue que par les lignes ondulatoires du balcon. Contrairement au Grand Café, les décorations ne s'inscrivent ici qu'assez peu dans les lignes architectoniques du bâtiment, mais se bornent au fronton, couronnant ainsi l'édifice d'ornementations végétales et florales. Tous ces reliefs sculptés constituent une sorte d'appel visuel attirant le regard vers l'enseigne commerciale du magasin, le nom « Nouvelles Galeries » étant inscrit au sein d'une grande mosaïque lisse et colorée.

Un passé toujours là

Outre les bâtiments précédemment cités, d'autres créations architecturales de la Belle Époque ornent toujours la ville d'aujourd'hui, des créations modestes, comme le magasin « La Tentation » dans la rue d'Allier, dont la mosaïque de seuil évoque les gâteaux qui étaient jadis vendus dans la boutique. D'autres créations présentent des architectures plus imposantes, comme certains immeubles de l'architecte **Gustave Mérot**, très actif dans les années 1900, où chutes de bouquets floraux, décors sculptés de feuilles de marronniers et balconnets en fer forgé ornent les façades, comme au n°20 de la rue Gambetta. Ce patrimoine demeure, mais il est à protéger ou à faire évoluer. Le marché couvert de la place d'Allier, dont l'ossature métallique de 1880 fut intégrée aux dernières restructurations, en est une illustration.



Le Marché couvert, Place d'Allier